

Maryvonne NOBLET

IL NE FAUT SURTOUT PAS LE DIRE

Et autres aventures savoureuses et impertinentes

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-7590-6

© Prénom Nom de l'auteur

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,

Intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

VOYAGE VOYAGE

Dans trois jours j'afficherai cinquante-neuf hivers à mon compteur personnel. J'aurai beau faire semblant d'ignorer l'échéance, houspiller mon monde à l'institut, multiplier les tâches soi-disant essentielles, je finirai inéluctablement par ingurgiter un Spasmine ou un Lexomil quand ce ne sont pas les deux, le jour de l'échéance. J'ai beau avoir pris des mesures drastiques pour tenter de gommer cette fatalité existentielle, (amis, famille, employés ont l'interdiction formelle de me souhaiter mon anniversaire), il n'empêche que huit jours avant la date fatidique, je commence à me conduire comme une carpe prise dans une nasse. Douze mois, il me reste douze mois, avant de basculer dans la décennie redoutée

Eh bien ma chère... À toi d'en savourer chaque seconde.

C'est bien mon intention.

D'année en année, je reportais un périple qui me tenait tellement à cœur qu'il m'arrivait d'en rêver la nuit :

découvrir la Côte Amalfitaine. Ce que j'avais lu et vu sur cette région d'Italie me semblait représenter la quintessence de la beauté sur terre. Pour autant, je traînais la patte tant j'avais de scrupules à laisser dans le désordre : ma maison, mon jardin, mon job, et plus encore cette filoute de Zaza, une petite fripouille de race visiblement composite. Signe particulier : une grande tache noire autour de l'œil gauche. Et pourtant, ce qui était inconcevable il y a encore quelques semaines, est en train de se réaliser : demain, je prends l'avion pour Naples. Seule. Edmond a bien émis, sans trop y croire, l'idée de me rejoindre. Je l'en ai vivement dissuadé. Je suis super vaccinée contre ce déjà vieil intrus baptisé Covid et puisque je ne fréquente pas les lieux dénommés « boîtes de nuits », le danger d'être contaminée est quasi inexistant. J'aurais pu emmener Elvire. Seulement c'est elle qui va se charger de faire tourner la boîte pendant mon absence. Elvire : mon alter ego. Divorcée deux fois, elle a finalement renoncé à faire de son Grégoire son troisième mari. À « Bella Donna », le nom de mon institut de beauté qui lui aussi fleure bon l'Italie, Elvire pratique avec un art consommé le massage californien.

Les préparatifs de ma remise à niveau (expression d'Elvire) m'ont aidée à chasser les quelques idées grises qui me trottaient encore dans la tête : modelage, épilation, traitement anti-âge, enveloppements de boues marines. Elvire m'a sommé de profiter des nombreux bienfaits que je dispense d'ordinaire aux quelques privilégiées qui ont les moyens de se les offrir. À entendre Elvire, je suis retapée comme un sou neuf.

Admettons...

Edmond m'a accompagnée à l'aéroport. De Nantes, nous avons des vols directs pour Naples. Ma « chère âme

», comme il m'arrive d'appeler Edmond, a eu le bon goût de ne pas gémir sur son destin de « laissé pour compte ». De toutes les façons, avec Zaza dans ses pattes, il n'aura pas le temps de s'ennuyer. Pour ma part, je suis tellement ravie de changer d'air, que les préconisations des uns et des autres me sont passées très au-dessus de la tête.

Je n'ai pas pris l'avion depuis mon périple au Portugal, il y a.... heu... six ans. Vous, je ne sais pas, mais personnellement, j'ai remarqué que la roue tourne de plus en plus rapidement à mesure que l'on avance en âge.

À Naples j'ai loué une voiture en espérant l'utiliser le moins possible. Par Internet, j'ai réservé une chambre à Ravello, village perché, fréquenté en son temps par Boccace, et, ultérieurement, par Truman Capote ou D.H. Lawrence. « Villa Fraulo » est un petit hôtel qui ne possède que vingt-huit chambres. Un véritable cocon.

Il bruinait sur Nantes quand j'ai décollé. C'est un ciel radieux qui m'a accueillie à Capodichino. J'y ai récupéré ma Fiat.

Une heure plus tard, depuis l'immense terrasse de l'hôtel, je béais d'admiration devant le golfe de Salerne. Sublime, ensorcelant. Tout comme l'hôtel, romantique à souhait. Hormis dans les palaces, il est très difficile de trouver dans l'hexagone, des chambres aussi spacieuses qu'en Italie. De là-haut, j'ai une vue époustouflante. La salle de bains en marbre est d'un luxe inouï. Dio mio, comme ils disent ici, je baigne dans ce qui est très proche de la félicité absolue.

Admirer le golfe de Salerne, en dégustant des spaghetti alle Vongole : un bonheur indescriptible. Les vongole

sont des palourdes que l'on fait revenir avec de l'huile d'olive, du vin blanc et du piment. Il m'arrive d'en servir à mes invités mais celles que j'ai savourées hier soir avaient un goût inimitable.

Le petit déjeuner « Villa Fraulo » est pantagruélique.

Attention Alice... Hors de question de se laisser aller si tu ne veux pas ressembler à.... je te laisse choisir le vocable le plus approprié... Aucun risque. Dès aujourd'hui, je vais aligner dix longueurs dans la piscine avant un passage au SPA. Ensuite, descente sur Amalfi et Positano. Demain : Capri et la fameuse grotte bleue. Il paraît qu'avec la pandémie, Capri et Ischia sont redevenues fréquentables. Nous verrons bien.

À Positano je me suis baignée dans une eau à vingt-six degrés. Ce village médiéval à flanc de montagne est d'une beauté inimaginable. Parcourir ses ruelles tortueuses quand le soleil n'est pas encore à son zénith est tout simplement enchanteur. J'en ai profité pour visiter la splendide église Santa Maria Assunta et admiré son dôme en tuiles majoliques colorées. Tout athée ou agnostique que l'on soit, dès lors que l'on pénètre dans une église italienne, on ne peut s'empêcher de ressentir un sentiment de sérénité et, dans ce cas précis, je dirais même un parfum de volupté en contemplant ces décors blancs et ors qui vous enveloppent de leur magnificence. Tant de perfection vous réconcilie avec l'être humain. On oublie, pour un temps, les horreurs dont ce soi-disant homo sapiens est capable, en se délectant des pures merveilles réalisées par ces artistes et artisans d'art. Eu égard à l'heure avancée, j'ai renoncé à parcourir le sentier des dieux qui fait plus de six kilomètres en longeant la falaise. Je me suis contentée de louer un transat et d'alterner les périodes de bronzage et de natation. J'ai enchaîné avec un plaisir

peu calorique : la dégustation d'une merveilleuse daurade au restaurant « la Marinella » Un tantinet touriste lambda, je le reconnais, mais de temps en temps, il est bon de se perdre dans cette douceur de vivre que les italiens appellent farniente.

Il faut une heure pour se rendre à Capri depuis Amalfi. Pour descendre à Amalfi j'ai bénéficié de la serviabilité d'un artisan venu présenter son devis pour la réfection du toit-terrasse. C'est Maria-Clara, l'adorable réceptionniste de l'hôtel, qui a eu l'idée de solliciter Signor Frescobaldi « Aucune parenté avec le compositeur, non plus qu'avec la célèbre famille de Florence, m'a précisé Roberto. Les parkings à Amalfi sont hors de prix, ou alors, il faut aller se garer à la sortie de la ville ». Ce soir vous pourrez remonter avec le bus ou, si cela vous agréé, je me ferai un plaisir de vous raccompagner là-haut.

J'étais sidérée par tant de complaisance. Néanmoins, je me suis empressée de décliner l'offre... À regret... ne nous mentons pas... Roberto est le type même de l'italien séduisant. Un sourire qui monte jusqu'aux yeux. Une barbe de trois jours que je devine très soignée, en deux mots, un charme fou. Pas très grand, mais vêtu avec une élégance dont nos artisans feraient bien de s'inspirer. Le tout lié à une plastique irréprochable. Bref... Si j'avais quinze ans de moins...

Mais tu les as les quinze ans de moins, Alice... tes amies te le répètent à longueur d'année. On te donne juste une petite quarantaine. Pas une raison pour accepter n'importe quoi de n'importe qui...

La sirène du ferry m'a obligée à abréger les « grazie mille » dont j'ai abreuvé Roberto. Je l'ai regardé s'éloigner avec un imperceptible sentiment de frustration.

Arrivée à Marina Grande, où le ferry débarque ses passagers, je déchanté un peu. On dirait le marché de Talensac un jour d'affluence. S'éloigner pour visiter l'incontournable grotte bleue me semble être une sage solution. Hélas, là aussi, il y a surchauffe. Faire la queue pour entrer dans un cinéma ou acheter une baguette de pain, me fait l'effet d'un outrage personnel. Sauf que, dans ce cas précis, mon instinct me suggère de patienter. Et je fais bien. Un groupe de huit personnes vient de faire demi-tour. Je gagne trois places. In fine, dix minutes d'attente.

Tant de gens connus ou inconnus ont décrit cette merveille de la nature, qu'il me paraît prétentieux d'en rajouter. Plus bleu que cette grotte-là c'est difficile à trouver. Un seul mot pour qualifier une telle splendeur sans tomber dans la grandiloquence : magique.

Pour se rendre à Anacapri, il est d'usage d'utiliser ces petites estafettes qui font l'aller et retour toute la journée. Au vu du peu d'espace qu'ils laissent entre les roues et le précipice, on ne m'ôtera pas de l'idée que les chauffeurs de ces engins font exprès de frôler l'abîme, dans le seul but d'affoler les touristes. Plus d'une fois, j'ai eu la tentation de recommander mon âme à une divinité quelconque.

Là-haut, la surprise est totale. Les frimeurs ont dû rester en bas. Ici, c'est le calme absolu. Sur une piazzetta décorée de céramiques bleues et blanches, je déguste ma salade napolitaine presque seule, si l'on excepte deux chats au regard vert émeraude et au pelage soyeux qui me toisent d'un œil désabusé du haut de leur Grandeur.

D'Anacapri, il suffit de prendre le télésiège à place unique qui grimpe entre les chênes verts. Il rejoint le monte Solaro

en à peine un quart d'heure. Du belvédère, les vues sur les golfes de Naples et de Salerne sont saisissantes. J'ai préféré contempler tout mon saoul cette splendeur plutôt que visiter le fort ou les ruines du château Castello Barbarossa. Par temps dégagé, on découvre les îles d'Ischia et de Procida avec, en premier plan, les fameuses Faraglioni ces rochers mythiques qui sont devenus l'emblème de Capri. Pour redescendre, j'ai opté pour l'étroit sentier tapissé par les massifs d'euphorbe et de romarin. Il permet de saisir des instantanés remarquables, et, si vous avez de la chance, vous serez accompagné un bon bout de chemin par quelques chèvres au regard rigolard.

À Marina Grande j'ai juste eu le temps de sauter dans le bateau de retour, convaincue qu'il me faudra plus d'une journée pour explorer toutes les splendeurs de Capri.

En débarquant, j'ai la surprise d'être interpellée par un Roberto au sourire aussi enjôleur que le matin.

- Roberto, je vous avais interdit de...

- Votre interdiction n'était pas très persuasive mia cara. Je vous remonte de suite ou nous avons le temps de « prendre un pot » comme on dit chez vous.

Attablés devant un verre de Falanghina del Beneventano, j'ai tenté de transmettre à Roberto toute l'émotion que j'avais ressentie au long de cette journée d'exception.

- Dommage que vous n'ayez pas eu le temps de visiter la demeure de ce cher docteur Munthe. Je ne connais rien de plus merveilleux que la villa San Michele.

- Je m'en vœux d'autant plus que j'ai lu et même relu « le livre de San Michele ». Quel homme exceptionnel ! Il vouait un véritable culte aux animaux. Quand on pense qu'il a acheté des hectares de terre dans le seul but de protéger ces oiseaux que les habitants chassaient sans scrupules. Et son singe alcoolique, vous vous souvenez de son babouin qui aimait la bouteille ? Délirant.

- Oui, voilà un homme qui a fait le bien toute sa vie. Sa villa est remplie d'œuvres d'art. Vous ne pouvez pas quitter Capri sans aller contempler ce pur chef-d'œuvre, Alice. Je connais la Côte Amalfitaine sur le bout des doigts, et pourtant, chaque jour, je remercie le ciel de m'avoir fait naître dans une région aussi sublime. Alicia, vous permettez que j'italianise votre prénom ? Qu'avez-vous prévu pour demain ? - Pompéi et le Vésuve. J'ai pris un billet coupe-file.

- Juste précaution. Vous ne comptiez pas vous y rendre en voiture ?

- Ma foi...

Je vous le déconseille. Vous devriez profiter des mini-bus. Ils vous prennent directement à votre hôtel. Vous voyagez sans stress, sans vous poser de questions pour savoir où garer votre véhicule. Les guides vous accompagnent sur le site et, pour l'avoir expérimenté moi-même, je vous affirme qu'ils connaissent très bien leur affaire. Et surtout, vous n'avez qu'une chose à faire : admirer le paysage. Je constate que votre italien est bien supérieur à mon français. Vous l'avez appris au collège ?

-Pensez-vous ! Je l'ai bûché dans une vieille méthode Assimil. Ceci étant, une de mes aïeules a dû fauter avec

un centurion romain venu occuper la Gaule. À peine six mois m'ont été nécessaires pour parler presque couramment.

Le rire de Roberto est communicatif...

Après deux heures de discussions enflammées, il m'a bien fallu admettre une évidence : ce que je ressentais pour Roberto s'apparentait fortement à une attirance. De son côté, pas besoin d'être grand clerc pour deviner que Roberto avait du mal à me quitter. Il ne m'a rien caché : marié, père d'un garçon qui poursuit des études d'ingénieur en génie civil, il ne souhaite pas divorcer.

- Mon épouse est restée la petite campagnarde que j'ai épousée il y a vingt-cinq ans. Nos relations sont devenues platoniques mais elle fait partie de ce sud qui est encore très conditionné par la religion. Pour sa famille, le mariage est un sacrement indissoluble.

- Vous compensez avec les touristes de passage ?

- Même pas. Mon métier est très absorbant. Je lis beaucoup et j'ai surtout une passion dévorante : la montagne. Je partage cette passion avec Ernesto, mon ami d'enfance. En saison, dès que je dispose d'un peu de temps, je fonce dans les Dolomites rejoindre Ernesto. Nos escalades communes sont des moments de pur bonheur. Si vous saviez Alice comme cette région est bénie des dieux. Les paysages sont fascinants. Je ne connais pas de massif montagneux plus envoûtant que les Dolomites. Bref, vous avez devant vous, un véritable amoureux des Alpes italiennes.

-Vous décrivez vos chères montagnes avec un enthousiasme tel, que je brûle de les connaître.

- Peut-être le but de votre prochain voyage en Italie ? Puis je vous demander une faveur Alice. Je souhaiterais vous inviter à dîner un de ces soirs où vous ne serez pas trop fatiguée par vos pérégrinations.

Te voilà au pied du mur ma belle. Ou tu refuses, et tu le regretteras le reste de tes jours, ou tu acceptes, et tu ne sais pas où cela va te mener. Nous n'en sommes pas là... et, de toutes les façons... à trop réfléchir...

-Pourquoi pas...

En lisant et en relisant « les derniers jours de Pompéi », j'étais parvenue à me faire une idée de la catastrophe qui avait ravagé la cité. Pour autant, en découvrant ces moulages de corps d'enfants et d'adultes, j'ai ressenti un immense sentiment de désolation. Tous sont morts vidés de leur substance, en tentant de fuir l'enfer. Même ceux qui s'étaient réfugiés au bord de la mer ont été figés sur place. Un peu plus tard, en découvrant ces lieux incontournables, que sont la villa des mystères, la maison du faune, les lupanars ou le forum, il m'a été facile de reconstituer une ville qui devait ressembler avant le désastre à un endroit de rêve. Je plongeais au cœur de la cité avec des sentiments contradictoires. Mon imagination passait d'un état de sidération devant les ravages provoqués par l'éruption, à un sentiment d'admiration devant les édifices, qu'ils soient publics ou privés, tant leur conception me semblait représenter le paroxysme de l'élégance et de la perfection. Quand on a encore la chance de réfléchir par soi-même, et de ne pas faire partie de ces esprits bornés, saturés de médiocrité qui ne font que suivre la meute, on ne quitte pas Pompéi comme on y est entré.

Qu'il me soit permis de citer ici ce qui est sans doute la plus fidèle description de la vie au pied du Vésuve à l'aube de la catastrophe. Passage que l'on aura plaisir à retrouver dans « Les derniers jours de Pompéi » : « Cette ville renfermait dans l'étroite enceinte de ses murs, un échantillon de tout ce que le luxe peut inventer au profit de la richesse. Dans ses étroites mais élégantes boutiques, dans ses palais de petite dimension, dans ses bains, dans son Forum, dans son théâtre, dans son cirque, dans l'énergie et la corruption, dans le raffinement et le vice de sa population, on voyait un modèle de tout l'empire. C'était un jouet d'enfant, une lanterne magique, un microcosme où les dieux semblaient prendre plaisir à refléter la grande représentation de la terre. Et qu'ils s'amuserent plus tard, à soustraire au temps, pour livrer à l'étonnement ébloui de la postérité, cette maxime et cette moralité qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

Ce sont toutes ces impressions et bien d'autres que j'ai tenté de transmettre le lendemain à Roberto.

-Je comprends votre émerveillement cara mia. Chaque année, hors saison naturellement, je me replonge dans cet univers à la fois tragique et merveilleux. Je suis subjugué par tant d'inventivité et de magnificence. Savez-vous que les Pompéiens cultivaient déjà des vignes sur les flancs du Vésuve. Rassurez-vous. Ce soir nous ne boirons pas leur vin. Ils étaient contraints de le couper d'eau de mer et d'y rajouter du miel pour le rendre buvable. Tristano est lui aussi un ami d'enfance. Il a transformé un ancien buron en auberge. C'est un endroit délicieux.

L'adjectif était bien choisi. On distingue à peine les pierres de la bâtisse tant elle est plongée dans un immense massif de bougainvilliers. Nous y avons dégusté des calamars farcis

absolument divins, précédés d'une succulente soupe de moule. Le lieu pourtant tout proche d'Amalfi est connu des seuls initiés. Tristano nous jetait de loin en loin un coup d'œil intrigué. Cela m'a rassurée : j'ai eu la quasi-certitude d'être la seule amie de Roberto à avoir pénétré dans ce jardin secret. En partant, mon commensal s'est entendu qualifier de « sacré veinard » chuchoté de façon à ce que je ne l'entende point (malheureusement pour Tristano, j'ai une ouïe particulièrement développée. Il m'arrive de deviner l'arrivée du facteur bien avant que petite Zaza ait pointé une oreille vers la porte). Pour compléter son appréciation, Tristano a appliqué deux grandes claques sur le dos de son compère. Dans le même temps, il m'a gratifiée d'un sourire resplendissant.

Il était passé minuit quand Roberto m'a déposée à mon hôtel. À peine m'a-t-il murmuré « merci mille fois pour cette merveilleuse soirée » en m'effleurant les lèvres, qu'il était déjà parti. J'étais sidérée. Estomaquée. Anéantie...Quel muflé ! Échouée sur mon lit, j'avais beau faire l'inventaire de notre soirée, j'étais incapable de discerner une faille quelconque pouvant être à l'origine d'un pareil revirement. Avait-il éprouvé des soudains remords vis à vis de son épouse ?

Allons, allons, Ne sois pas sotte... Tu t'es laissée embobiner par de belles paroles. Tu connaissais pourtant la réputation des italiens...Vous en aviez assez ri avec Elvire. Mais oui, ce sont tous les mêmes... Des séducteurs, des beaux parleurs. De grâce, ne vas pas gâcher tes vacances à cause d'un malotru. Tu t'es laissée berner par un butor, que cela te serve de leçon...Tu ne seras ni la première, ni la dernière.

En m'immergeant dans un bain parfumé censé apaiser mon humiliation, je n'ai pas pu m'empêcher de maudire Roberto : Qu'il aille au diable lui et ses montagnes, lui et son

Vésuve. Et que ledit Vésuve veuille bien se remettre en éruption illico et qu'il n'hésite surtout pas à ensevelir tous les Roberto de la planète et Roberto Frescobaldi en particulier.

À mon réveil, le ciel était toujours aussi bleu. Mais la vague d'amertume qui m'envahissait la bouche avait un goût acide. Le programme du jour me semblait soudain dérisoire, sans aucun sens. La villa San Michele pouvait continuer à exhiber ses trésors... Ce sera sans moi...

Non mais je rêve...

Tu ne vas tout de même pas te morfondre toute la sainte journée à cause d'un goujat qui s'est conduit de façon aussi infâme... Je ne te reconnais plus Alice... Toi qui affirmes qu'il ne faut jamais céder devant l'adversité... Tu as un taxi en maraude devant l'hôtel... Alors... S'il te plaît...

J'ai failli m'étaler en grim pant dans le ferry. Un bras vigoureux m'a retenue.

- Alice... Oh... Alice... Si vous saviez... J'étais désespéré...J'ai cru... j'ai cru que vous aviez annuler notre escapade et que j'en étais la cause.

- J'ai bien failli le faire... Et si vous voulez tout savoir, OUI vous en étiez la cause...

- Je vous en supplie laissez-moi vous expliquer Alicia... Je vous demande mille fois pardon mais... j'ai eu peur Alice... Peur de vous donner de faux espoirs, peur de vous rendre malheureuse. Et comme je suis un homme... j'ai préféré partir avant qu'il ne soit trop tard. Je sais. C'était absurde, et de toutes les façons, il ÉTAIT déjà trop tard. J'ai été lâche... Et je n'aurai pas

assez de tous les jours à venir pour me faire pardonner. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. J'ai compris durant cette nuit interminable, que me passer de votre charme, de votre sourire... de votre joie de vivre... c'était tout simplement... impossible.

- Des faux espoirs mais quels faux espoirs ! Je ne vous ai pas demandé de divorcer pour m'épouser que je sache ! Me rendre malheureuse ? Mais c'est en agissant comme vous l'avez fait que vous m'avez rendue malheureuse... Oui, vous êtes bien un homme, Roberto. Je vous le confirme. Et comme tous les hommes, vous préférez fuir devant l'obstacle. Pourquoi ne pas profiter de ce que la vie nous offre, pourquoi se préoccuper à l'avance d'un lendemain hypothétique. Les « lettres à Lucilius » sont mon livre de chevet. Vous devriez relire Sénèque, Roberto. Ses préceptes sont si... incontestables, et si... judicieux. Je sais que notre histoire ne sera pas un long fleuve tranquille mais... Nous étions si bien ensemble... Ne me dites pas que je me suis trompée...

- Non, vous ne vous êtes pas trompée mia cara. Avec vous, je me sens revivre. L'expression fait un peu cliché mais elle correspond entièrement à la vérité. Je m'étais... endormi, Alice. Vous m'avez réveillé. Hormis mes escapades en montagne je ne savais plus ce qu'était un élan, un enthousiasme, une passion. Je vous dois ma résurrection. Ne riez pas. Dites-moi que vous me pardonneriez un jour, Alicia.

-Pourquoi ne pas commencer tout de suite...

Soudain je naviguais dans une brume incandescente. Mes pieds ne touchaient plus terre. Quand nous avons foulé celle des jardins de la villa San Michele. J'étais en état d'apesanteur. La main dans celle de Roberto, je flottais comme un

papillon de fleur en fleur, de statue en statue. La villa nous a dévoilé ses secrets. Les yeux dans les yeux nous en avons inventé d'autres. Je ne sais pas s'il existe de par le monde une maison, un palais, où règne une telle harmonie. La villa San Michele est un lieu de délices. L'âme ne peut que s'y élever. Je n'ai pas protesté quand Roberto m'a demandé si je ne voyais pas d'inconvénients à passer la nuit dans ce paradis d'Anacapri. Cette nuit enchantée, j'aurais voulu la prolonger au-delà du temps. J'ai compris durant ces heures inoubliables que moi aussi j'avais entamé ma renaissance.

LA DAME AU PETIT CHIEN

« La dame au petit chien » est le titre d'une délicieuse nouvelle de Tchekhov, écrite comme nombre des récits d'Anton Tchekhov avec une sensibilité exquise. Le parallèle entre Anna Serguieievna et moi : la station de Yalta en Crimée pour Anna, celle de La Roche-Posay en Touraine pour votre narratrice. Anna flânait tous les jours sur la promenade du bord de mer, accompagnée de son petit loulou blanc. Nul ne connaissait cette ravissante jeune femme solitaire, aussi l'avait-on surnommée tout simplement « La dame au petit chien » Avait-il seulement un nom ce petit chien ? Si oui, je ne m'en souviens plus.

Ma petite à moi s'appelait Greta. Mélange probable de caniche et de griffon. J'adorais me plonger dans son pelage intégralement noir en la berçant avec tous ces petits noms idiots que l'on attribue à son animal dès lors qu'il vous est si cher. Ce qu'il y avait de plus remarquable chez ma petite loutre : ses grands yeux débordants de tendresse. Elle veillait sur moi avec une adoration dont seuls les animaux sont capables. En dépit du temps glacial de ce mois de février, nous faisions elle et moi, de longues balades non pas au bord de la Mer Noire, mais, plus prosaïquement le long de la Creuse. Les rares curistes qu'il nous arrivait de croiser étaient aussi frigorifiés que nous. Il n'a pas fallu trois jours pour que la boulangère (et sans aucun doute quelques autres résidents des lieux) me désigne sous ce nom charmant de « la dame au petit chien ». J'ai trouvé cela tellement révélateur

que durant mes trois semaines de cure, j'ai été convaincue que, tout comme Anna, j'allais rencontrer, moi aussi, l'amour de ma vie. Mais cela n'arrive que dans les romans... ou dans les nouvelles de Tchekhov... En revanche, j'ai compris quelques jours plus tard, que j'étais non seulement repérée mais aussi parfaitement localisée.

Je dormais profondément quant aux alentours de minuit, je suis réveillée par les grognements hargneux et pourtant retenus de petite Greta. Un danger, certes... Mais un danger pas encore imminent. Pas besoin de posséder une ouïe particulièrement affinée pour percevoir qu'une discussion bigrement animée se déroulait juste en bas .de mon appartement. Situé au premier étage, cet appartement était doté d'un balcon dont je n'ai hélas pas eu le loisir de profiter en raison du temps glacial de cet hiver particulièrement rude.

L'obscurité de ma chambre n'était que relative : les lamelles des volets laissaient passer le halo brumeux du lampadaire qui éclairait la petite place. Sans faire plus de bruit qu'un chat s'apprêtant à attraper une souris, j'ai pu observer la demi-douzaine d'ostrogoths qui faisaient profiter le voisinage de leurs propos d'ivrognes. Un voisinage d'autant plus restreint, que, eu égard à la saison, les curistes étaient très clairsemés. La discussion des olibrius ne me semblant pas particulièrement alarmante, j'allais retrouver mon lit douillet, quand j'ai entendu clairement un retentissant « oh les mecs ! y'a deux nanas là-haut. On va s'les faire ». La veille en effet, j'avais aperçu une jeune fille descendant d'un taxi. Elle avait probablement un appartement côté cour, car je l'ai vue disparaître par l'arrière du bâtiment. Nous étions, à l'évidence, les seules locataires.